

le plus profond abattement, tandis que son petit enfant pleurait au pied de son lit. Elle cherchait bien à le consoler, mais elle aurait eu besoin d'être consolée elle-même.

L'étranger s'approcha, attendri, et encourageant l'infortunée, il commença à l'interroger comme s'il avait été médecin. Elle lui exposa les symptômes de sa maladie, puis elle lui dit en soupirant et en versant des larmes : Ah ! Monsieur, mon mal dérive d'une toute autre cause, et la médecine n'y peut rien. Je suis mère de deux malheureux enfants ; mes infortunes, qui rejaillissent sur eux, m'ont trop profondément frappée, la mort seule peut mettre un terme à mes maux, et pourtant l'idée de mourir m'épouvante à cause de mes enfants que je vais laisser sans ressources. Ses sanglots l'interrompirent un instant, puis, en répandant de nouvelles larmes, elle raconta ses malheurs au prétendu médecin qui feignit de les ignorer. — Allons, lui dit-il quand elle eut fini son récit, ne désespérez pas encore de la Providence, elle ne vous abandonnera pas. En attendant, songez à vous conserver pour vos enfants. Auriez-vous un morceau de papier à me donner ? Elle déchira une feuille d'un cahier sur lequel l'enfant de sept ans, qui était auprès du lit, apprenait à écrire. Après y avoir tracé quelques mots, l'inconnu dit à la pauvre mère : Cette ordonnance vous donnera des forces ; plus tard je vous en prescrirai une autre plus efficace encore ; enfin dans peu j'espère vous voir complètement rétablie. Il laissa le billet sur la table et disparut.

Quelques instans après le fils aîné rentra. — Chère mère, dit-il, ayez bon espoir, le ciel nous prend en pitié : regardez, voilà l'argent qu'un monsieur m'a généreusement donné ce matin ; cela nous suffira pour quelques jours. Je suis allé vous chercher un médecin ; il sera chez nous tout-à-l'heure. Calmez votre douleur, consolez-vous. — Ah ! mon fils, dit la mère, viens que je t'embrasse, le ciel protège ton innocence ; puisse-t-il le faire toujours ! Un médecin, que je ne connais pas, sort d'ici ; il a laissé une ordonnance sur la table, cours acheter ce qu'il prescrit.

L'enfant prend le papier, le parcourt et reste interdit ; il le regarde de nouveau, le relit et pousse un cri de joie : Ah ! ma mère, qu'est-ce que cela veut dire ? La mère, ne sachant qu'imaginer, saisit le billet et le lit avec empressement. — Oh ! ciel ! l'empereur ! En prononçant ces paroles elle laisse tomber la feuille et s'évanouit. L'ordonnance supposée était, en effet, de l'empereur Joseph II, qui accordait à la veuve un généreux secours sur sa cassette privée. Le médecin que l'enfant avait prévenu arriva à temps pour arracher l'heureuse mère à l'évanouissement que lui avait causé une aussi vive surprise. Les remèdes qui lui furent administrés la guérirent bientôt d'une maladie dont la principale cause était le désespoir.

L'empereur fut comblé d'éloges et de bénédictions pour cette action généreuse, et il eut le plaisir d'avoir rendu la santé et la vie à une pauvre mère, et d'avoir fait le bonheur d'une honnête famille cruellement frappée par la mauvaise fortune.

F. SOAVE (Traduit par Mme LOUISE COLLET.)

La Revue Canadienne.

MONTREAL, 21 JUIN, 1845.

Histoire de la Semaine.

A l'œuvre, Asmodée, à l'œuvre mon ami diable ! dirons-nous aujourd'hui comme l'écrivain des CENT-ET-UN. C'est le temps le plus favora-

ble. Nos beaux jours de juin sont inondés de cette pluie de soleil et de suaves parfums que Dieu jette pour une heure éphémère, sur cette terre battue pendant si longtemps par le vent du nord. La population entière est dehors, au soleil, les toilettes éblouissantes de nos belles dames ! Leurs fraîches couleurs, leurs doux sourires !

La ville présente un beau coup-d'œil. Cette foule de monde qui se presse dans la rue, dans les élégantes boutiques ; les uns qui se tremoussent pour un peu d'or, qui ne rêvent que vingt-cinq pour cent de profits, qui vont toujours d'un pas de charge, sans regarder autour d'eux, sans voir leurs amis, tant ils sont préoccupés, les autres causant, riant et s'amusant, d'une humeur réjouie, sans souci de l'avenir, véritables flâneurs, qui ont des moments de délicieux bonheurs, de suaves jouissances, en songeant qu'ils peuvent réaliser, pendant trois mois au moins, les songes de FAR NIENTE, avec lesquels ils berçaient les ennuis des longues et froides soirées d'hiver. Chacun quitte son logis et se promène un peu. Il faut bien prendre sa part de cette saison qui est aussi courte qu'elle est joyeuse et agréable.

Nous vous avons souvent fait circuler dans les rues de Montréal, nous avons admiré ensemble ses richesses, ses embellissements, ses environs et sa cathédrale. Aujourd'hui c'est la ville morale que nous allons examiner. Peut-être la trouverez-vous curieuse et intéressante sous ce nouveau point de vue.

Asmodée connaît son monde, c'est un fin diable s'il en fut jamais. Il nous dira bien vite tout ce qu'il y a de ridicules, de mensonges, de folies, d'extravagances, dans tout ce monde qui s'écoule du matin au soir dans la rue Notre-Dame depuis la place Dalhousie à la rue McGill. La rue Notre-Dame, vous savez, entre ces deux points, est sans contredit le grand boulevard de Montréal. Il est quatre heures : c'est l'heure où tout ce que la ville possède de beau monde, de femmes à la mode, circule librement, l'heure où les lions, les tigres et autres bêtes féroces apparaissent sur l'horizon, l'heure où les bureaux publics, ceux de la haute finance se ferment et laissent échapper une foule de jeunes messieurs qui l'attendent avec impatience. Enfin c'est l'heure par excellence pour voir la population fashionable et les meilleures classes. Allons nous placer à ce coin de la rue qui tourne sur la Place-d'Armes. Tenez là, bien. Maintenant portez vos regards à droite et à gauche, et dites-nous, cet étalage, ce luxe dans les équipages et dans les habits ne vous fait-il pas croire que vous êtes au milieu d'une population de seigneurs anglais ou de boyards russes, et qu'au moins les trois quarts de ces gens que vous voyez passer devant vous ont pour le moins vingt-cinq mille francs de rente ?

Attention ! Asmodée à la parole.

Ces modernes et fastueuses voitures traînées par de magnifiques chevaux de prix ; le grand nombre d'élégants et de riches équipages que vous voyez en cette ville appartiennent ou plutôt sont en possession de négociants anglais qui sont loin d'être riches et opulents, et qui pourtant mènent un train de vie extravagant et ridicule pour leurs moyens ; ils habitent les splendides demeures dans les plus beaux quartiers et tranchent du grand seigneur, quand bien souvent ils sont dans un état de déconfiture complète. Ce luxe des maisons d'habitation et des équipages ne peut être reproché aux Canadiens-Français, mais celui de la parure et de la toilette est général et universel, et nous regrettons de le dire, ce n'est

pas tant le bon goût qui y préside, que la richesse des étoffes qui en font les frais. Toutes ces belles dames que vous voyez venir, en soie, en satin, avec des cachemires et des bijoux étincelants, qui vous font admirer leur élégance et leurs airs de distinction, que vous prendriez pour des marquises et des comtesses, (si nous n'étions pas dans un pays de roture où les comtesses et les marquises sont aussi rares que les vingt-cinq mille francs de rentes). Toutes ces belles dames ou la plupart d'entre elles n'ont pas le sou ; elles sont les chères moitiés ou de négociants sans autre capital qu'un crédit précaire et qu'un accident peut détruire, d'avocats et de notaires, avec des clientelles flottantes entre deux et trois cents louis par an, des employés et d'artisans qui recueillent avec peine après un travail continu de douze mois un pauvre deux cents louis. Cependant il leur faut à chaque saison une parure nouvelle et encore la faut-il aussi belle, c'est à dire aussi coûteuse que celle de la voisine.

— Une parure de cent francs, fi donc ! C'est trop commun. Je n'en veux pas ; mais mon cher, mon bon ami, (et autres expressions semblables, qui font toujours un certain effet sur un mari), si tu savais la belle étoffe qu'il y a chez Galarneau et Roy, c'est charmant et de si bon goût, le plus joli patron, surtout à si bon marché. La robe ne coûtera pas plus de deux cents francs, c'est pour rien : je serais si heureuse.

Comment résister à une jeune et jolie femme qui vous presse et dont vous pouvez faire le bonheur en un instant ? Impossible. La robe est achetée et le jour même on renvoie à quinzaine le tailleur, le boulanger, le cordonnier et l'épicier avec son vilain mémoire. Ceci se répète de temps à autres, de sorte qu'au bout de l'an, le modeste revenu du mari est à moitié englouti, et qu'au bout de dix ans, vous êtes assiégé par une foule de petits diables sous la forme de créanciers, qui ne vous laissent pas un instant de repos.

Voyez-vous là-bas ce groupe de jeunes demoiselles avec un jeune militaire. Ce sont les types à part qu'il faut étudier un peu ; l'espèce s'en perd, grâce aux progrès de la civilisation, dans ce petit coin du monde ; au temps de jadis, il n'y avait rien comme ces jeunes gens de l'armée ; les femmes en raffolaient, la fièvre scarlatine avait gagné toutes les jeunes demoiselles. Au sortir des pensionnats, en entrant dans le monde, elles suivaient leurs sœurs aînées, ne rêvant que brillants officiers aux épauettes d'or ; elles auraient porté l'uniforme ; tant elles aimaient l'art militaire. C'était à devenir folles de gloire et d'orgueil que de se voir entourées de ces jeunes héros en perspective, qui sont toujours si attentifs, si aimables, si galants.

Ah ! quel plaisir d'être soldat !
On sert par sa vaillance
Et son prince et l'état,
Et gaiement on s'élançe
De l'amour au combat.
Ah ! quel plaisir !
Ah ! quel plaisir !
Ah ! quel plaisir d'être soldat !

Ne nous parlez pas des jeunes gens du pays : ils sont parfaitement ridicules, avec leurs manières empesées, à côté des jeunes militaires avec leur air dégagé et leur désinvolture élégante. Vive les fils de Mars ! y compris les sans-culottes ou montagnards écossais ! Ainsi parlaient les belles filles d'autrefois, et leurs actions étaient d'accord avec leurs paroles. Vous alliez dans une société, vous, citoyens de Montréal, vous aviez l'avantage de rencontrer ces demoiselles, de leur présenter vos hommages.

— La prochaine danse, s'il vous plaît ?